

Faites entrer l'éternel amusé

Mordecai RICHLER

Disparu il y a quinze ans, le génial auteur canadien reste encore trop méconnu en France. La nouvelle traduction de son chef-d'œuvre *Solomon Gursky* offre une session de rattrapage à ce géant, à classer entre Philip Roth et John Irving.

Pour une mystérieuse raison, l'immense Mordecai Richler (1931-2001) n'a encore pas en France la place qu'il mérite. « Mordecai qui ? » entend-on parfois lorsqu'on prononce son nom et qu'on le met dans le peloton des écrivains anglo-saxons cultes du xx^e siècle. « Comment ça, vous ne connaissez pas Richler », se voit-on obligé de lancer, la mine contrite ? Avant de conseiller de toute urgence de réparer la faute en se ruant sur sa bibliographie. Pour prendre enfin la mesure d'un géant à classer entre Philip Roth et John Irving.

Nul besoin pourtant de comparaison tant Mordecai Richler possède un ton et un univers bien à lui. Ceux d'un conteur doté d'un allant du tonnerre, d'un sens inné du détail et de la phrase, d'un art évident du dialogue et de la scène. Prosateur d'un niveau olympique, notre homme a laissé derrière lui une série de romans toniques, drôles et irrévrencieux. Parmi eux, citons *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* (Julliard, 1960, repris dans la Bibliothèque québécoise en 1998), son premier best-seller, *Le Monde de Barney* (Albin Michel, 1999, repris en Livre de Poche, adapté au cinéma par Richard J. Lewis avec Paul Giamatti, Rosamund Pike et Dustin Hoffman), ou *Joshua* (Bouchet-Chastel, 2004), dédié à son camarade le cinéaste Ted Kotcheff qui avait porté à l'écran *Duddy Kravitz* avec Richard Dreyfuss dans le rôle principal.

Richler n'était pas sans ressembler à ses protagonistes taillés larges. Né de l'union de la fille d'un rabbin hassidique et d'un mar-

chand de ferraille qui avait émigré de Pologne au tournant du xx^e siècle, le jeune Mordecai a grandi rue Saint-Urbain. Au cœur du Mile End, le quartier juif de Montréal, dont il a plus tard fait le cadre de nombre de ses livres. Mutti, ou Morty, comme l'appelaient ses camarades, était un sale gosse qui volait à l'étalage tout en se montrant un élève particulièrement doué. Fort en gueule et dur à cuire, il s'est très tôt déclaré athée et a vite compris qu'il voulait devenir écrivain.

L'occasion idéale pour abandonner ses études et partir vers l'Europe. D'abord en Angleterre, puis en France.

Paris, il y débarque alors qu'il n'a pas encore 20 ans. Le gandin pose ses bagages dans la chambre d'un hôtel délabré sur la rive gauche de la Seine, rue Cujas. Il rejoint les rangs de la bohème littéraire de la capitale et se rêve un destin à la Hemingway. Avec son béret bleu, Mordecai Richler traîne au Café de Flore et au Select, converse avec



S. LANGEVIN

James Baldwin et Mavis Gallant, attrape le scorbut. Précisons qu'il ne parle pas un mot de français et qu'il ne manifeste aucune intention de l'apprendre ! Puisqu'il ne tient pas en place et qu'il recherche un endroit meilleur marché et plus chaud, il quitte ensuite Paris pour l'île espagnole d'Ibiza. Où il commence à écrire son premier roman et se sent d'emblée comme un poisson dans l'eau dans les bistrot et les lupanars locaux !

Richler n'était pas du genre à tenir en place, ni même à bien se tenir. Ceux qui l'ont côtoyé évoquent un type bourru et caustique, comme on l'apprend dans l'ouvrage passionnant que lui a consacré Michael Posner, *Mordecai Richler : le Dernier des francs-tireurs* (XYZ éditeur, 2005). Posner y relate ses démêlés avec Hollywood, son attaque virulente contre la politique québécoise sur la langue dans les colonnes du *New Yorker*. Ses amitiés et ses fâcheries. Sa dépendance au whisky et aux cigarillos. Le biographe montre aussi le rôle crucial qu'a joué sa seconde épouse, Florence Mann. Une beauté éclatante qui lui a donné cinq enfants et qui est restée sa première lectrice jusqu'à la fin.

Sans relâche, Richler a bâti une œuvre qui fait de lui l'un des plus grands prosateurs canadiens, et plus encore. Jamais de concession chez lui. « Un écrivain qui pense pouvoir changer le monde a perdu la tête. Je n'ai aucune illusion, je ne rendrai pas le monde meilleur. C'est manifestement absurde. Absurde comme le monde, c'est pourquoi j'écris sur ça », affirmait-il à Michael Posner.

La gloire hexagonale de Mordecai Richler ne devrait plus tarder en cette année 2016. Grâce soient rendues au travail de fond entrepris par les jeunes Editions du sous-sol pilotées par Adrien Bosc. Écrivain et éditeur, Bosc est tombé fou amoureux de Richler en dévorant *Le Monde de Barney*. Il a succombé d'emblée au « souffle, à l'ampleur propre à Richler », véritable « tempête qui balaie tout sur son passage ». Il a enchaîné aussi sec avec *Joshua* et s'est « empiffré des versions originales » de *Duddy Kravitz* et de *Solomon Gursky*. « Je lisais également ses reportages sportifs et ses enquêtes pour *Playboy*, dont le fabuleux "C'est un complot" (*It's a plot!*) sur les comploteurs en tout genre », raconte-t-il. Puis, il a appris que les éditions du Boréal au Québec avaient repris les droits des livres de Richler et se lançaient dans de nouvelles traductions. Par chance, il s'est trouvé invité le mois suivant à Montréal pour un festival littéraire et en a profité pour discuter avec Pascal Assathiany, le patron du Boréal, de l'éventualité d'une reprise par les Editions du sous-sol des dites nouvelles traductions, signées Lori Saint-Martin et Paul Gagné.

« Un écrivain qui pense pouvoir changer le monde a perdu la tête. Je n'ai aucune illusion, je ne rendrai pas le monde meilleur »

Les Editions du sous-sol ont choisi d'ouvrir le bal en proposant rien moins que l'un des sommets de Richler, l'imposant et génial *Solomon Gursky*, paru une première fois en France chez Calmann-Lévy en 1992 dans une traduction différente et sous le simple titre de *Gursky*. Finaliste du Booker Prize et couronné par le prix des écrivains du Commonwealth en 1990, *Solomon Gursky* n'est pas le genre de roman qui fait dans la mesure ni dans l'épuration. Préparez-vous à prendre de plein fouet un pavé qui tient à la fois de l'épopée et de la symphonie. A découvrir l'empire familial des Gursky. L'une des familles les plus puissantes du Canada, qui possède un fonds de placement, une société immobilière internationale et se déplace en jet privé.

Le premier Gursky à avoir fait parler de lui se prénommait Ephraïm. Véritable aventurier, celui-ci a aidé Sir John Franklin dans sa quête du passage du Nord-Ouest et a voyagé jusqu'à la mer polaire. Les Esquimaux l'avaient surnommé « Corbeau » en raison de sa peau foncée et de ses yeux perçants. On sait qu'il vivait dans une maison de neige, portait un haut-de-forme en soie noire et un châle blanc frangé à rayures noires ! Les Indiens, eux, l'avaient rebaptisé le « Rebouteux ». En un temps où il vendait

aux Pieds-Noirs des Rocheuses une décoction alcoolisée de son invention en échange de peaux de chevaux. La légende veut qu'il ait également fait passer des fusils à la Nouvelle-Orléans pendant la guerre de Sécession et mille autres choses encore.

Parmi ses petits-fils, arrêtons-nous sur son préféré. Le tristement célèbre et légendaire Solomon Gursky, à qui son grand-père a appris à construire un igloo, à manier la carabine et à chasser le caribou. Solomon Gursky, qui aurait trouvé la mort dans l'accident mystérieux de son avion, a fréquenté George Bernard Shaw et Braque, Al Capone et Dutch Schultz. On murmure qu'il a été le témoin du dernier coup de téléphone de Marilyn Monroe et qu'il a été mêlé à l'affaire du Watergate. L'autre personnage clé du roman de Richler est Moses Berger. Fils d'un poète ayant renoncé à sa carrière d'instituteur pour se consacrer à son art, Moses a été congédié de l'université où il enseignait pour « turpitude morale ». Décidé à mettre le feu aux poudres et à faire vaciller l'empire, il cherche à écrire une biographie de Solomon Gursky. Sauf qu'il passe autant de temps à enquêter qu'à se soûler ou à s'adonner à sa passion : la pêche à la mouche...

A la manœuvre de ce truculent chef-d'œuvre plein comme un œuf, il y a un Mordecai Richler totalement déchaîné. Un infatigable homme-orchestre capable de toutes les folies et de toutes les digressions. Le lecteur ne peut que lui en être reconnaissant. Et applaudir debout, à tout rompre, devant pareil feu d'artifice !

Alexandre Fillon

★★★★ *Solomon Gursky (Solomon Gursky Was Here)* par Mordecai Richler, traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, 640 p., Editions du sous-sol, 24 €



EXTRAIT « C'est de la folie, songea Moses. D'une stupidité impardonnable. Un homme de cinquante-deux ans met sa cabane sens dessus dessous dans l'espoir de trouver une mouche à saumon. Une satanée Silver Doctor qu'il pourrait remplacer pour trois dollars. Oui, mais la mouche manquante lui avait porté chance : un jour, sur la rivière Restigouche, il avait remonté une femelle de dix-huit livres aux écailles vert océan, une autre fois, sur la Miramichi, un poisson encore plus frétilant. Passant la main sous son lit, Moses trouva son autre pantoufle. Un piège à souris se referma sur ses doigts. Il exhuma une boîte à pizza moisie, une bouteille vide de Macallan Single Highland Malt, un verre brisé, une culotte de Beatrice (une vraie souillonne, celle-là), une lettre de Henry, son gant de baseball et le numéro d'*Encounter* dans lequel figurait son article sur l'étymologie yiddish. » (p. 264)